

GILLES MARTIN-CHAUFFIER

*Le Roman
de la
Bretagne*

VLADIMIR FEDOROVSKI
présente

Le roman des
lieux magiques

éditions du
ROCHER

LE ROMAN
DE LA BRETAGNE

DU MÊME AUTEUR

ROMANS :

Pourpre, Mercure de France, 1980.

Les Canards du Golden Gate, Mercure de France, 1982.

Sans effort apparent, Balland, 1987.

L'Ouest, Bernard de Fallois, 1991.

Une affaire embarrassante, Grasset, 1995. Prix Jean Freustié.

Les Corrompus, Grasset, 1998. Prix Interallié.

Belle-Amie, Grasset, 2001.

Silence, on ment, Grasset, 2003. Prix Renaudot des lycéens.

Une vraie parisienne, Grasset, 2007.

ESSAI :

Le Roman de Constantinople, Éditions du Rocher, 2005. Prix Renaudot de l'essai.

GILLES MARTIN-CHAUFFIER

LE ROMAN
DE LA BRETAGNE

éditions du
ROCHER

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2008.

ISBN : 978-2-268-06695-0

ISBN pdf : 978-2-268-07700-0

« Je me fous des Bretons. »

Nicolas Sarkozy, cité par Yasmina Reza
dans *L'Aube, le Soir ou la Nuit*

« L'homme de l'avenir est celui qui aura
la mémoire la plus longue »
Nietzsche.

PROLOGUE

Souvent, j'envie les Portugais. Jusqu'en l'an 1000, rien ne distinguait leur pays du reste de la péninsule Ibérique. Quand, enfin, en 1140, Alphonse I^{er}, leur premier roi, s'est déclaré indépendant, la Bretagne existait depuis des siècles. Ne croyez pas que ses compagnons ont compris son geste. Il n'a cessé d'être trahi par la noblesse. Et ses descendants tout comme lui. Les seigneurs, les riches et la cour passaient leur temps à donner des gages à la puissante et voisine Castille. Seulement voilà, les rois portugais ont eu plus de cran, d'audace et d'intelligence que nos ducs. Pour clouer le bec des chanceliers, des chambellans et des ministres qui tendaient la main à l'Espagne, ils ont, règne après règne, recruté parmi les fonctionnaires fidèles une nouvelle noblesse reconnaissante et loyale. Mieux : dès qu'ils ont compris que tout horizon était bouché à l'est, ils ont armé des navires pour aller conquérir de l'espace et de la puissance ailleurs, à l'ouest. À l'époque où notre flotte était aussi puissante que la leur, nous nous contentions de caboter le long des côtes européennes comme nous le faisons déjà dix siècles plus tôt. Lisbonne, en revanche, regardait au loin. En 1420, ses hommes occupaient Madère. Dix ans plus tard, ils s'installaient aux Açores. En 1488, ils franchissaient le cap de Bonne-Espérance. En 1500, tandis que la calamiteuse duchesse Anne pleurait sur son sort, le nôtre en réalité, ils mettaient le pied au Brésil. L'Espagne n'en prenait toujours pas son parti. Loin de là. Je parle d'un temps où régnaient Charles Quint, Philippe II et leurs fils, des souverains bien plus puissants que les rois de France. On a assez dit que le soleil ne se couchait jamais sur leurs terres. Rien ne se faisait contre eux en Europe. Or, ils

ne voulaient à aucun prix d'un Portugal indépendant. Ils lui réservaient le sort que la France nous avait infligés. Tout était bon pour y parvenir : l'occupation militaire, les belles promesses, les grands mariages, les ravages policiers et la corruption. Rien n'y fit. Les Portugais se soulevaient, se battaient, appelaient l'Angleterre à l'aide, tiraient le pape par la manche... Découragée, l'Espagne reconnut officiellement leur indépendance en 1668. Inutile de rappeler qu'à cette date, nous les Bretons, nous étions bel et bien, et depuis longtemps, rayés de la carte politique et diplomatique. D'où ma jalousie, mon admiration et ma tendresse à l'égard de ces irréductibles Portugais. Et mon exaspération quand j'entends faire l'éloge de la duchesse Anne qui aurait mieux fait d'être à notre tête qu'à notre chevet. Ne me parlez pas non plus des odes pathétiques à la vaillance bretonne. On ferait mieux de rappeler les trahisons, les lâchetés et la bêtise qui nous ont menés droit dans le mur. On ne tire pas gloire de ses défaites. Les grands peuples gagnent et les petits perdent. Si au moins on s'était battus comme des lions avant de se transformer en descente de lit de la magnifique maison de Valois. Les Écossais, bien moins riches que nous et moins nombreux, ont lutté bien plus longtemps. Ils se déchiraient en luttes permanentes, leur aristocratie touchait des prébendes de Londres, les clans n'en faisaient qu'à leur tête mais ils résistaient et, en 1750, deux cent cinquante ans après notre disparition, ils continuaient à se soulever. Nous n'avons même pas le souvenir d'un « Braveheart » à cultiver entre nous. Un jour, la France a décidé notre disparition et nous avons disparu. Sans gloire et sans même l'honneur car, pire que tout, on a fait semblant d'être flattés. Que n'a-t-on pas écrit sur les fameux privilégiés qui distinguaient si glorieusement la Bretagne de toutes les autres provinces du royaume ? On rougit à relire cet étalage de vanité risible. Nous n'étions plus reçus à la table des adultes mais, dans la salle de jeu, nos sucettes étaient les plus sucrées ! Et nos montagnes, le Menez-Hom, 330 mètres au garrot, que peut-on en dire ? Rien ? Pas du tout ! Ce sont les plus anciennes. On se contente de peu. Heureusement que, comme tout le